Joe Kent : désespoir après les midterms, Israël pourrait-il frapper l’Iran au nucléaire ?

Joe Kent est l’ancien directeur du Centre national de lutte contre le terrorisme, qui a démissionné en mars 2026 en raison de la guerre contre l’Iran. N’hésitez pas à aimer la vidéo, à vous abonner et à la partager ! Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : https://glenndiesen.substack.com/ X /Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : https://www.patreon.com/glenndiesen Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : https://gofund.me/09ea012f Achetez des produits dérivés Diesen : https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok Livres du professeur Glenn Diesen : https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL 00:00 Kent affirme que les électeurs ont rejeté la guerre contre l’Iran 03:02 Israël pourrait-il entraîner à nouveau les États-Unis dans le conflit ? 09:33 Le risque de représailles iraniennes et les limites de l’escalade 14:03 Les capacités militaires, les coûts du blocus et le danger nucléaire 20:19 Comment les infrastructures du Golfe pourraient étendre la guerre 25:26 Un Moyen-Orient en mutation et l’avenir des garanties de sécurité américaines 32:32 Washington et Téhéran pourraient-ils coopérer contre les djihadistes ? 37:24 Le récit de Kent sur la politique américaine et ses conséquences imprévues 42:33 Pourquoi Kent qualifie l’Iran de pragmatique et de disposé à négocier 45:10 L’occasion qui reste à Trump de mettre fin à la guerre

#Glenn

Bienvenue à nouveau à toutes et à tous. Nous recevons aujourd’hui Joe Kent, l’ancien directeur du Centre national de lutte contre le terrorisme, qui a démissionné en mars de cette année pour s’opposer à la guerre contre l’Iran. Merci d’être avec nous. J’ai l’impression que beaucoup d’Américains partageaient votre sentiment. Les élections de mi-mandat ont tourné à la déroute pour les républicains. Et, là encore, elles ont semblé être un référendum sur Trump et la guerre contre l’Iran. Mais on peut sans doute dire que cette guerre a été, je crois, le principal facteur dans le vote des électeurs, puisqu’elle a aussi des répercussions sur l’économie, ce qui semble avoir ruiné la présidence Trump. Je voulais donc vous demander : quel regard portez-vous sur ce qui s’est passé ? Au fond, l’administration Trump a sombré parce qu’elle a repris les mêmes politiques que le mouvement Make America Great Again avait justement été créé pour combattre. Si l’on prend un peu de recul, quelles leçons peut-on tirer de ces élections de mi-mandat ?

#Joe Kent

Enfin, je pense que le débat sur l'impopularité de la guerre contre l'Iran auprès de ceux qui ont voté pour le président Trump il y a à peine deux ans est clos. Les électeurs se sont exprimés haut et fort. C'est fou de se dire qu'il y a seulement deux ans, le président Trump remportait le vote populaire. C' était une élection majeure. Une grande victoire. C'était, vous savez, je dirais, un mandat contre l' administration Biden. Ça a vraiment conforté la philosophie du mouvement Make America Great Again : faire passer notre pays en premier. Ça l'a vraiment confortée. Et voilà où nous en sommes, à peine deux ans plus tard, après que le président Trump nous a entraînés dans, vous savez, une guerre que beaucoup d'entre nous lui avaient déconseillé de mener. Et vous savez quoi ? Ça ne devrait pas nous surprendre.

Je veux dire, évidemment, les chiffres qu'on voit en ce moment à la Chambre des représentants — le nombre de sièges gagnés par les démocrates — et le fait qu'ils aient fait basculer le Sénat, pas avec un ou deux ou trois sièges d'avance, mais avec une majorité nette, c'est un peu surprenant. Mais les résultats ne devraient pas nous surprendre. Je veux dire, le président Trump a fait campagne sur un ensemble de thèmes très précis. Et, pour l'essentiel, il a fait volte-face sur tous ces sujets, puis il a dit à ses partisans les plus fervents qu'ils n'avaient pas le droit de remettre ça en question. Donc je pense qu'à ce stade, la chose la plus constructive que le président Trump puisse faire, c'est tout simplement de reconnaître que le débat est clos. Le peuple américain a rejeté la guerre.

Il lui reste un peu plus de deux ans. Il restera président, quoi que fassent les démocrates. Il devrait avant tout s'efforcer de nous sortir de cette guerre. Il peut commencer dès aujourd'hui. Il a encore une grande marge de manœuvre. Il a encore beaucoup de pouvoir pour nous sortir de cette guerre, puis consacrer les deux prochaines années à faire passer les Américains en premier, en commençant, au fond, par faire baisser le coût de la vie. Ce sera crucial. Mais je pense vraiment que l'élection d'hier soir tranche le débat. Les Américains ont rejeté ces guerres. Nous voulons sortir de cette guerre en Iran. Tout le monde sait que c'était une guerre qu'on a choisi de mener, et les Américains veulent que le président y mette fin.

#Glenn

Oui, ça ne ressemblait même pas à un vote pour les démocrates. On aurait plutôt dit un vote de protestation contre les républicains à cause de cette guerre. Mais encore une fois, l'élection est terminée, et le nouveau gouvernement n'entrera en fonction que dans deux mois. Ça laisse un grand vide. À votre avis, que vont faire Trump et Israël ? Comment vont-ils mettre à profit ces deux prochains mois ?

#Joe Kent

Eh bien, Trump est assez imprévisible, donc je vais d'abord répondre sur la question d'Israël. Écoutez, Benjamin Netanyahu est peut-être un peu sur la touche, mais ça se discute. Je sais qu'il a du mal à former une coalition. Mais quand on regarde son parcours politique, chaque fois qu'on pense que Bibi est fini, il trouve le moyen de revenir dans le jeu. Mais les Israéliens, surtout

Netanyahu — et je pense qu'Eisenkot est sur la même ligne — estiment que c'est le moment d' infliger à l'Iran un coup si dur qu'il ne puisse plus riposter contre Israël. Et ils savent qu'ils ont besoin de nous pour ça.

Donc, l'objectif numéro un d'Israël en ce moment — et je pense que c'est vrai, peu importe qui est au pouvoir en Israël —, c'est de nous entraîner dans cette guerre de telle façon que les démocrates ne puissent plus changer de cap en janvier. Je doute même que les démocrates essaient de le faire, parce que je pense que, fondamentalement, des démocrates comme Chuck Schumer et Hakeem Jeffries ne sont pas forcément opposés à ce que Trump mène cette guerre. Ils vont s'en servir à des fins politiques. Mais les Israéliens, en ce moment, veulent nous ramener dans une phase de combats actifs. Ils veulent qu'on se remette, vous savez, soit à larguer des quantités importantes de bombes sur l'Iran, soit, vous savez, à tenter de mener une incursion terrestre.

Ils ont besoin de nous embarquer là-dedans parce que, militairement, ils ne peuvent pas affronter les Iraniens et tous leurs voisins comme ils le font. C'est donc ça, l'objectif d'Israël. Ils vont faire pression sur l'administration en ce sens, pour essayer de pousser Trump à le faire. Ils vont aller voir Trump — et ça a déjà commencé. On le voit en ce moment, avec des voix pro-israéliennes très virulentes, vous savez, aux États-Unis, qui disent : « Bon, eh bien, monsieur le président Trump, maintenant, vous n'avez plus à vous soucier des élections de mi-mandat. Vous n'avez plus à vous soucier de ce que pensent les gens. Vous ne pouvez plus vous représenter, alors autant finir le travail. C'est ce que l'Histoire retiendra de vous. » C'est une offensive tous azimuts. Et là, Trump, au cours de cette présidence, a montré qu'au fond, il ne se soucie pas vraiment de ce que pense sa base.

Mais le superpouvoir du président Trump, c'était d'être vraiment en phase avec les électeurs américains. Il lui suffisait d'ouvrir Twitter et Facebook pour comprendre ce que les gens ressentaient. Et ensuite, il savait tout simplement mettre des mots sur ce qu'ils ressentaient. C'est ce qui lui a permis d'entrer à la Maison-Blanche en deux mille seize. Alors j'espère vraiment qu'au vu des résultats d'hier soir, le président Trump va renouer avec son instinct très affûté, qui lui dit que cette guerre est impopulaire. Et qu'il prendra une initiative forte et audacieuse pour nous sortir de cette guerre, parce qu'il peut le faire. Il s'est tout simplement enfermé dans une impasse : il veut une solution militaire. Il veut une solution diplomatique. Il n'arrive à obtenir ni l'une ni l'autre. Alors il reste dans cet état de frustration, et la guerre continue. Je pense toujours qu'il est capable de faire un pas en arrière.

Alors, aujourd'hui, nous avons vu le vice-président publier une déclaration assez longue, dans laquelle il disait : « Nous savons que la guerre contre l'Iran nous a coûté cette élection. Notre relation avec Israël aussi. » Vous savez, Trump n'a pas vraiment attaqué cette déclaration publiquement. Il a dit qu'il l'avait vue, et cetera, mais il n'a pas dit qu'il la détestait. En tout cas, pas encore au moment où nous enregistrons cet entretien. Je pense donc que le président est un peu en

train de tâter le terrain. Il y a donc une possibilité qu'il change de cap. Ce n'est pas comme s'il avait déjà redressé la barre, mais il pourrait commencer à limiter une bonne partie des dégâts qu'il a causés à notre pays, mais aussi au Parti républicain et à l'héritage politique qu'il laissera.

#Glenn

Quand vous avez dit que les Israéliens pourraient essayer d'entraîner les États-Unis plus loin dans cette guerre avant l'arrivée des démocrates au pouvoir, ça m'a un peu rappelé ce qu'Obama avait fait en deux mille seize. Il avait imposé toutes ces sanctions aux Russes pour aggraver la situation avant l'arrivée de Trump. Ou encore Biden, qui avait autorisé des frappes à longue portée contre la Russie en deux mille vingt-quatre, ce qui devait aussi compliquer la tâche de Trump. Mais, au fond, c' est une tactique similaire. À votre avis, comment s'y prendraient-ils ? Est-ce qu'ils encourageraient Trump à frapper l'Iran, ou est-ce qu'ils lui demanderaient simplement de donner le feu vert aux Israéliens pour le faire, tout en laissant les États-Unis garder une certaine distance par rapport à tout ça ?

#Joe Kent

Je pense que les deux. Enfin, les Israéliens sont très doués pour mener plusieurs approches de front et voir laquelle finit par marcher. Ils sont tenaces et ils ont beaucoup de relais. Donc, à mon avis, ils vont tenter les deux. Ils vont essayer de passer, en gros, par la grande porte et de lui dire : « Ne vous préoccupez pas de la politique pour l'instant. Frappez-les, tout simplement. » On va lui dire : « Vous savez, ce que font les grands hommes de l'Histoire est impopulaire sur le moment. Mais plus tard, l'Histoire juge qu'ils ont eu raison. » On va lui raconter toutes ces absurdités. S'il ne mord pas à l'hameçon, c'est là, je pense, que les Israéliens sauront trouver le bon moment pour l'approcher. Parce qu'à l'heure actuelle, si le président s'adresse à notre Pentagone et demande : « Quelles sont mes options militaires ? »

Ils vont dire : « Pas grand-chose. Vous savez, on peut bombarder les mêmes cibles encore et encore. Ou alors, vous pouvez faire quelque chose de radical, comme utiliser une arme nucléaire. » Je sais que Tucker Carlson a été vivement critiqué quand il a dit que cette possibilité était évoquée au Pentagone. Mais quand on voit le peu d'options militaires dont dispose réellement le président, on en arrive assez vite à l'option nucléaire, simplement en faisant preuve de bon sens, sans avoir accès à des informations classifiées ni disposer de sources. Mais c'est là que, selon moi, les Israéliens pourraient se faufiler dans la brèche. Ils interviendraient en disant : « Bon, on sait que, politiquement, vous ne pouvez pas larguer une arme nucléaire. Mais nous, on peut. »

Et en plus, hier encore, le président Trump a pris ses distances avec les Israéliens. Il a dit : « Bon, on va couper l'aide aux Israéliens. Ils n'en ont plus besoin. » Et les Israéliens ont joué les surpris. Donc, à l'heure actuelle, une distance politique s'est créée entre nous et Israël, ce qui laisse cette option ouverte. Et si ce n'est pas une arme nucléaire, je pense vraiment que c'est là que les Israéliens interviennent en disant : « Bon, on va simplement bombarder, vous savez, les

infrastructures civiles. On va frapper les centrales électriques. On va frapper les ponts. On va frapper les usines de dessalement. Et ça mettra davantage de pression sur le régime. Et vous, vous pourrez dire : "Bon, ce n'est pas vraiment nous qui l'avons fait." » Mais pour les Iraniens, je pense que ça revient au même.

Les Iraniens vont dire : « Bon, on se fait encore attaquer. Maintenant, on va frapper les Américains. » Et là, on risque d'avoir des pertes. Et le président ne nous retirera plus de là. C'est un peu ce que veulent les Israéliens en ce moment. Mais je pense que les Israéliens savent très bien prendre le pouls de la vie politique américaine. Et ils savent un peu comment s'y prendre avec le président pour donner l'impression qu'ils ont une solution à son dilemme politique. C'est pour ça que, depuis le premier jour, je préconise de contenir les Israéliens et de nous retirer, tout simplement. S'il ne le fait pas, on ne fait qu'offrir aux Israéliens toutes sortes de possibilités qu'ils pourront exploiter pour atteindre leur objectif : nous entraîner de nouveau dans cette affaire.

#Glenn

Oui, parce que, bon, avec cette décision de Trump de mettre fin à l'aide directe à Israël, j'ai entendu dire qu'ils trouveraient d'autres moyens d'acheminer cette aide, à travers différentes formes de coopération. Mais est-ce surtout, comme vous l'avez dit, une mise en scène politique ? Trump doit quand même connaître la position iranienne : en cas d'attaque des États-Unis ou d'Israël, les Iraniens considéreront qu'il s'agit d'une attaque conjointe. Donc, quel que soit celui des deux qui frappe, ils riposteront contre les deux. C'est en gros la position qu'ils ont adoptée. Et puis, d'après ce que j'ai entendu, ils ne feront pas comme le Japon. Autrement dit, s'ils subissent une attaque nucléaire, ils ne vont pas simplement capituler. Ils continueront à se battre. Mais dans quelle mesure Trump est-il informé de cette réaction probable des Iraniens ? Parce que ça semble quand même essentiel pour comprendre à quel point il a peu de chances de réussir.

#Joe Kent

À ce stade, il devrait savoir que ses conseillers ne lui donnent pas une vue d'ensemble de la situation. Je sais que les services de renseignement disposent de ces informations, et c'est tout simplement du bon sens. Et les Iraniens eux-mêmes l'ont dit. Ce n'est pas un secret. Les Iraniens ont dit : « Nous n'allons pas nous contenter d'une riposte proportionnée. Si vous vous en prenez à nous, nous nous en prendrons à vous. » Et nous savons que les Iraniens disposent encore de capacités importantes et qu'ils ont probablement quelques tours dans leur sac.

Malheureusement, ce qu'on a vu jusqu'à présent, c'est que chaque fois qu'on propose ce qu'on pense être une solution, on part du principe que les Iraniens vont rester les bras croisés et encaisser sans broncher. Et qu'on pourra ensuite employer la méthode de notre choix, peut-être essayer autre chose, sans que les Iraniens réagissent vraiment. Depuis qu'on a déclenché la guerre en février, on a systématiquement sous-estimé leur réaction. Donc, encore une fois, j'espère qu'entre la défaite électorale d'hier soir et tout ce qui s'est passé depuis février, le président finira par se dire : « Tiens,

la règle de Mike Tyson s'applique : tout le monde a un plan, jusqu'au moment où il se prend un coup de poing dans la figure. »

Mais les Iraniens ne vont pas non plus se laisser faire sans réagir. Et j'espère, encore une fois, que ça l'amènera à se dire : « Il faut simplement que je m'en aille, que je me sorte de cette situation. » Mais jusqu'ici, il a vraiment semblé croire qu'il pouvait faire et dire ce qu'il voulait sans que les Iraniens réagissent. Et à un moment, notre chance finit par tourner. J'ai vu beaucoup de partisans de la guerre, ici, aux États-Unis, changer un peu de discours ces dernières vingt-quatre heures. Ils sont moins belliqueux quand il s'agit d'attaquer l'Iran, mais ils disent : « Maintenons notre blocus. » Et je pense que même si on maintient le blocus, les Iraniens finiront, probablement assez vite, par dire : « On ne va quand même pas vous laisser rester là à nous étrangler jusqu'à ce que mort s' ensuive. »

Enfin, aujourd'hui même, avant qu'on commence cet entretien, le secrétaire au Trésor annonçait de nouvelles sanctions contre l'Iran, comme si un nouveau train de sanctions allait faire plier les Iraniens. Mais en même temps, ils s'attendent tout simplement à ce que les Iraniens souffrent encore davantage sans réagir. Et c'est pour ça que la situation est extrêmement dangereuse. Alors, je ne sais pas. J'espère que le président y voit clair.

#Glenn

Eh bien oui, j'ai entendu dire que les Iraniens en ont un peu assez de la situation dans laquelle ils se trouvent, pris dans cette nouvelle guerre sans fin, cette guerre de basse intensité. Ce n'est pas la paix, et ce n'est pas une guerre totale, mais, vous savez, on les a placés dans cet entre-deux, et ils ne veulent pas y rester. Et donc, j'ai entendu dire que s'il y avait une nouvelle phase de guerre, non seulement ils répondraient à l'escalade par une escalade équivalente, mais ils ne voudraient pas non plus revenir à la situation actuelle, à cet entre-deux. Autrement dit, ils continueraient tout simplement à attaquer des bases jusqu'à la fin des combats, ou poursuivraient tout simplement la guerre.

Et, vous savez, ça se tient un peu, je trouve, parce que toutes ces mesures, comme le blocus, ce n' est pas vraiment la guerre ouverte. Donc je peux comprendre cette logique. Mais alors, quelles sont les options pour les États-Unis ? S'ils ne peuvent pas appuyer sur pause, s'il s'avère que les Iraniens ont eux aussi leur mot à dire sur le moment où la guerre prend fin, de quels moyens disposent les États-Unis ? Combien de temps peuvent-ils continuer à mener une guerre d'une telle intensité ? Parce que, quand on entend parler de trois jours de frappes intensives, je suppose que ce n'est pas par générosité. Il y a aussi des limites à la durée pendant laquelle les États-Unis peuvent soutenir un tel effort.

#Joe Kent

Eh bien, j'espère qu'on n'aura pas à le découvrir. Nous disposons de moyens importants. Nous pouvons en déployer davantage dans la région, mais cela donne aux Iraniens davantage de cibles. Et c'est le scénario que souhaitent les Israéliens : des représailles de part et d'autre, jusqu'à ce que nous soyons entraînés dans la guerre. Mais je pense que vous avez raison, il y a beaucoup de limites. Et je fais le même constat pour ce qui est de maintenir le blocus à long terme. Je veux dire, ce blocus nous coûte cher. Il y a eu nos frappes sur l'île de Qeshm. Apparemment, l'un de nos appareils a été pris pour cible par les défenses antiaériennes sur place, et nous avons ensuite dû riposter. Si ce scénario se répète assez longtemps, leurs défenses antiaériennes finiront probablement par avoir de la chance et par abattre un de nos appareils.

Ou alors, vous savez, dans ce jeu de représailles où l'on vise un pétrolier pour un pétrolier, un missile finit par toucher l'un de nos navires. Donc je ne pense pas non plus que le blocus soit tenable à long terme. Et je ne pense pas que le jeu en vaille la chandelle, vu ce que ce blocus nous coûte. C' est une autre façon de nous saigner à blanc, vous savez, un peu comme nous essayons de saigner les Iraniens à blanc. Mais si nous revenons à un conflit de haute intensité, enfin, même si nous avions un stock suffisant de missiles intercepteurs et de certaines de ces autres munitions essentielles dont la disponibilité est incertaine en ce moment, je pense qu'il nous serait tout simplement difficile de continuer à mener des frappes contre l'Iran avec de réels effets. Et l'Iran a prouvé, grâce à sa stratégie en mosaïque, mais aussi tout simplement par l'immensité de son territoire et le nombre de ses montagnes fortifiées, qu'il pouvait, en quelque sorte, tenir sur la durée.

Et encore une fois, c'est là où je me dis que, si on en arrivait à ce scénario, le président serait assez vite tenté soit de faire quelque chose de radical, comme larguer une arme nucléaire, soit, vous voyez, de retourner au Pentagone pour demander : « Bon, quelles sont mes options ? » Et on lui répondrait : « Eh bien, on peut bombarder les mêmes cibles. On commence à manquer de munitions essentielles. Si on veut utiliser certaines des autres armes qu'on a en grande quantité dans nos stocks, il faut se rapprocher. Il faut établir une tête de pont. Il faut s'emparer d'une des îles. » Et là encore, ça nous entraîne complètement dans cette guerre. Donc, je veux dire, à défaut de choisir de se retirer, comme je le préconise depuis déjà pas mal de temps, je pense vraiment que le président doit commencer à considérer les options que lui propose le Pentagone comme inacceptables d' emblée, et non comme de véritables options.

#Glenn

Vous avez de nouveau évoqué la possibilité d'une frappe nucléaire. Mais comment évaluez-vous les calculs qui se font à Washington ? Comment y analyse-t-on les coûts et les bénéfices de l'emploi d' une arme nucléaire ? Je suppose qu'il s'agirait d'armes nucléaires tactiques, mais, encore une fois, cela semble insensé. Une fois ce pas franchi, on ne peut plus prévoir comment la situation va dégénérer à l'échelle mondiale, ni ce que feront les autres puissances nucléaires. Mais à votre avis,

comment les services de renseignement et le Pentagone réagiraient-ils à une telle proposition ? Et vous semble-t-il plus probable, ou moins probable, que les États-Unis soutiennent une frappe nucléaire après les élections de mi-mandat ?

#Joe Kent

Eh bien, vous savez, je pense que si on prend l'utilisation d'une arme nucléaire en soi, tout le monde dit : « Non, ça n'arrivera pas. » Vous voyez, est-ce que quelqu'un veut utiliser une arme nucléaire ? Non. Mais encore une fois, si on revient au scénario où Trump dit : « Donnez-moi des options militaires », on s'est complètement focalisés sur l'uranium hautement enrichi. On s'est focalisés sur la question nucléaire. Et c'était encore un piège tendu par Israël pour qu'on passe notre temps à courir après, vous savez, les poussières nucléaires ou l'uranium hautement enrichi. Du genre : « Ah, il était dans les trois sites nucléaires. On les a bombardés. Bon, peut-être qu'il n'a pas été détruit. Il est sous un kilomètre et demi de granit. Ah non, non. »

Ça a été déplacé à Pickaxe Mountain. Et maintenant, on fait une fixation là-dessus. Donc, je nous imagine bien nous retrouver à court d'options, avec un président qui s'impatiente et finit par dire : « Écoutez, il me faut une victoire. Je dois pouvoir dire que j'ai empêché l'Iran de se doter un jour de l' arme nucléaire. » Et si on utilise une grosse bombe qui pénètre réellement dans Pickaxe Mountain, peu importe ce qu'il y a en dessous, qu'ils y aient ou non de l'uranium hautement enrichi, du moment qu'on réussit à y pénétrer et que tous les satellites civils peuvent le constater, alors le président peut dire qu'il a remporté sa victoire, et il s'en va. Donc, je pense que c'est comme ça qu' on présenterait les choses.

« On va juste utiliser une arme nucléaire tactique. Ça va nous sortir de cette situation. » C'est, en gros, l'argumentaire de vente de Midnight Hammer : « On ne va mener que trois frappes. On va frapper ces trois sites distincts. Ça va anéantir leur capacité à produire des armes nucléaires. On pourra dire qu'on les a privés de cette capacité — mission accomplie — sans nous être laissé entraîner dans la guerre. » Voilà ce que le président voulait faire avec Midnight Hammer. L'opération ne réglait pas le problème de fond : contenir les Israéliens pour les empêcher de nous entraîner à nouveau dans la guerre. Mais dans l'esprit du président, c'est ce que Midnight Hammer avait accompli.

Et donc, en ce moment, s'il cherche une victoire, je vois bien comment on pourrait finir par se convaincre que c'est la bonne solution. Et là, je pense que beaucoup d'experts techniques viendraient dire : « Bon, vous savez, ce n'est pas une bombe nucléaire comme celles qu'on a larguées sur le Japon pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est une arme nucléaire très sophistiquée, qui permet une frappe très chirurgicale, et patati et patata, qu'on va simplement larguer sur Pickaxe pour cette seule raison. » Et si ça ne marche pas, là encore, je pense que c'est à ce moment-là que les Israéliens interviendraient pour dire, en gros : « D'accord, vous n'y arrivez pas. Vous avez déjà pris publiquement vos distances avec nous. Laissez-nous aller le faire, et on en aura fini. » Mais encore une fois, comment les Iraniens vont-ils réagir à ça ?

Je veux dire, les Iraniens, à ce stade-là, s'il s'agit d'une arme nucléaire, ils vont se dire : « On va jouer le tout pour le tout. » Et ensuite, je pense que, très vite, on verra Poutine dire : « D'accord, merci. Enfin, si vous l'avez fait, alors je peux le faire aussi, et personne ne m'en empêchera. » Et là, vous savez, la boîte de Pandore est ouverte. Qu'est-ce qui se passe entre la Corée du Nord et la Corée du Sud ? Qu'est-ce qui se passe entre l'Inde et le Pakistan ? Mais encore une fois, dans des situations désespérées, comme celles dont on pourrait bientôt se rapprocher, je ne pense pas que les gens raisonnent avec autant de lucidité. Ils veulent juste régler le problème immédiat.

#Glenn

Même si les États-Unis ou Israël réussissent une frappe nucléaire sur le mont Pickaxe, l'Iran aura toujours la technologie. Il possède le savoir-faire. Il ne peut pas désapprendre ce qu'il sait, et il pourra enrichir davantage d'uranium à l'avenir. Et une fois victime d'une frappe nucléaire, je veux dire, ce serait presque insensé de ne pas se doter ensuite d'une force de dissuasion nucléaire. Et pas seulement pour dissuader : ils pourraient même vouloir mener une frappe de représailles. Tout cela semble donc relever de la pure folie. Mais selon votre analyse, à quel point êtes-vous certain que les Israéliens voudraient mener une frappe nucléaire ? Ou pensez-vous qu'ils sont un peu dans la même logique, et qu'ils pourraient simplement y voir une solution de dernier recours ?

#Joe Kent

Eh bien, je pense que les gens qui sont au pouvoir en ce moment, le gouvernement du Likoud, veulent à tout prix nous voir engagés dans cette guerre. Et plus la guerre s'intensifie, plus il nous est difficile de nous en sortir, ce qui répond à leur objectif : nous faire faire le gros du travail contre l' Iran. Je veux dire, si vous parlez à des gens du Likoud et du Mossad, ils estiment que c'est maintenant qu'il faut renverser le régime iranien. Ils ont besoin de nous pour le faire. Donc, même si ce n'était pas leur premier choix, je pense qu'ils diraient : « Bon, ça fera l'affaire. Allez, laissons-les larguer la bombe nucléaire. »

Vous savez, je pense qu'un scénario plus probable, c'est que les Israéliens viennent nous dire : « Bon, politiquement, vous ne pouvez pas bombarder les infrastructures civiles. Laissez-nous intervenir et bombarder les ponts, les centrales électriques, les usines de dessalement pour mettre davantage de pression sur le régime. » Et qu'ensuite, ils nous disent que, oui, ce sera la goutte d'eau qui fera déborder le vase, et que les Iraniens céderont après ça. Mais ils savent qu'en faisant ça, ils infligeront de grandes souffrances aux Iraniens, et que les Iraniens riposteront, nous entraînant nous aussi à nouveau dans la guerre, sans l'option nucléaire. Mais je n'en sais rien.

Je pense simplement que, si on ne met pas vraiment de limites aux Israéliens, ils vont faire toutes sortes de choses auxquelles je n'ai probablement même pas encore pensé pour nous entraîner à nouveau dans cette guerre. Parce qu'on n'a vraiment pas compris qu'à leurs yeux, notre implication dans la guerre contre l'Iran est une question existentielle pour eux. Les Israéliens ne reculeront

désormais pratiquement devant rien pour nous empêtrer dans cette guerre, au point que Trump ne puisse plus s'en sortir. Même si les démocrates parviennent à faire destituer Trump, ou s'il démissionne, ou quelque chose de ce genre, la guerre continuera. Un peu comme Obama, qui avait fait campagne contre les guerres de Bush, mais qui, dans l'ensemble, les a poursuivies. Je pense que c'est un peu le modèle que les Israéliens veulent mettre en place en ce moment.

#Glenn

Disons qu'ils ne choisissent pas l'option nucléaire, mais qu'ils lancent cette frappe massive contre l' ensemble des infrastructures énergétiques iraniennes. Et que l'Iran fait alors ce qu'il a annoncé : il s' en prend à toutes les infrastructures énergétiques des États du Golfe. Cela devient une catastrophe, pas tant pour Israël que pour les États-Unis dans leur ensemble. Est-il alors trop tard pour que les États-Unis se retirent ? Parce qu'on imagine mal les États-Unis accepter que tous leurs alliés du Golfe soient rasés sous les bombes. Beaucoup de ces pays ne semblent pas avoir des assises très solides, surtout le Koweït et Bahreïn. Enfin, ce ne sont pas des nations si anciennes, il me semble, ou du moins des États si anciens. Comment voyez-vous les choses ? À quoi ressemblerait le troisième round, au fond ?

#Joe Kent

Je veux dire, à ce stade, personne ne peut savoir. Je pense que vous avez raison. Ça nous mettrait une pression énorme. Par exemple, si on menait des bombardements massifs et que les Iraniens frappaient les infrastructures énergétiques du Golfe, comme ils ont dit qu'ils le feraient, je pense que la crise qu'on traverse depuis deux mois autour du détroit d'Ormuz aurait l'air d'une promenade de santé en comparaison. Parce que ça aurait immédiatement des répercussions sur l'économie américaine, et sur l'économie mondiale aussi. Je veux dire, pour les engrais, vous voyez, les risques de famine… La liste est interminable. Voilà à quel point ce serait désastreux. Mais à ce stade, il nous serait vraiment difficile d'accepter la défaite.

C'est pour ça que je dis que le président, depuis le début, mais surtout maintenant, est dans une position plutôt favorable, qui lui permet de dire : « J'ai gagné. J'ai atteint tous mes objectifs militaires. Je sais que ce n'était pas populaire, mais bonne nouvelle : la guerre est finie. » Mais si on s'engage dans un deuxième round, dans ce cycle de représailles, il va avoir beaucoup de mal à se retirer en disant : « Bon, maintenant, c'est terminé. » Parce que tout le monde va lui dire : « Eh bien, vous venez de perdre la guerre. » Il va donc se retrouver, en gros, coincé dans ce conflit, parce que je ne pense pas qu'un président, quel qu'il soit, veuille dire qu'il a perdu la guerre. Et encore une fois, c'est le piège israélien. Si les Israéliens arrivent à nous entraîner dans une nouvelle série de frappes, ils savent que le président ne pourra pas vraiment s'en sortir.

Et il est probablement parti pour rester longtemps. Et, vous savez, je pense qu'un facteur de retenue intéressant, qui n'est peut-être pas visible au grand jour, mais qui, à mon avis, joue en coulisses, ce sont les États du Golfe. Parce qu'on a vu la majorité d'entre eux multiplier les allers-retours à

Téhéran. Je pense donc que beaucoup négocient des accords en parallèle. Je pense que la plupart ont déjà conclu ce genre d'accords pour pouvoir exporter leur pétrole. Beaucoup d'entre eux, à mon avis, paient probablement déjà les Iraniens, sous une forme ou une autre, pour faire passer leur pétrole par le détroit d'Ormuz. Il est donc possible qu'au moment où nous montons en puissance et nous préparons à lancer une nouvelle série de frappes, beaucoup de pays du Golfe viennent voir le président et lui disent tout simplement : « Vous ne pouvez pas faire ça. »

« Sinon, nous allons devoir revoir nos relations avec vous. » Alors, est-ce que cette pression suffira ? Je ne sais pas. Mais je pense vraiment que tous les États du Golfe essaient en ce moment de conclure des accords parallèles avec les Iraniens, en leur disant : « Bon, si ça repart, s'il vous plaît, ne frappez pas nos infrastructures énergétiques. » Mais à ce stade, les Iraniens n'auraient pas vraiment le choix, parce que s'ils sont de nouveau frappés, je pense qu'ils y verront une menace existentielle. Ils devront donc faire le plus de mal possible aux États du Golfe qui auront permis ces frappes en accueillant nos bases, mais aussi à la production mondiale d'énergie, pour que le monde entier subisse les conséquences de cette guerre menée, vous savez, par les États-Unis et Israël.

#Glenn

Bon, supposons que Trump réussisse à se retirer. Il n'y aura pas de retour au statu quo d'avant. Enfin, je pense que c'était une possibilité. Il pourrait faire ce qu'il a fait au Yémen : simplement crier victoire et rentrer chez lui. Mais si les États-Unis se retirent complètement de cette guerre et acceptent que le détroit d'Ormuz soit, au minimum, sous le contrôle administratif de l'Iran, comment pensez-vous que la situation dans la région va évoluer à partir de là ? Parce qu'il y a beaucoup de nouvelles puissances dans la région, comme la Turquie et le Pakistan. J'imagine que l'Iran en sortirait beaucoup plus fort qu'avant. Enfin, son économie a subi énormément de destructions, mais malgré tout, sans toute la région liguée contre lui, il en sortirait certainement en position de force. Alors, selon vous, comment tout cela va-t-il remodeler la région ?

#Joe Kent

Enfin, je pense que, qu'on veuille l'admettre ou non, nous, les Américains, l'époque où l'Amérique fournissait toutes les garanties de sécurité et faisait, vous savez, la loi au Moyen-Orient, c'est terminé. Vous savez, plus vite on l'acceptera, mieux ce sera pour nous. Mais je pense que nos partenaires du Golfe l'ont déjà accepté. Je pense qu'ils sont déjà tout à fait disposés à travailler avec les Iraniens pour maintenir le détroit d'Ormuz ouvert. Je pense qu'ils ont déjà, en quelque sorte, discrètement reconnu que les Iraniens sont désormais une puissance régionale, voire davantage. Enfin, la question se pose : si vous tenez tête à la puissance mondiale, n'êtes-vous pas vous-même une puissance mondiale ? Je ne sais pas. Je ne sais pas quelle est la réponse, mais je sais que tous les voisins de l'Iran se disent : « Bon, c'est tout simplement le nouveau statu quo. »

Je pense que les Saoudiens sont probablement les moins ravis de la situation, mais on les a même vus, vous savez, envoyer une délégation aux funérailles du Guide suprême. Ils ont eu des échanges

par des canaux officieux. Maintenant, ils essaient de trouver un moyen de sortir de cette guerre contre les Houthis. Mais le reste des pays du Golfe, je pense, a déjà plus ou moins accepté la situation. Je crois qu'en ce moment, les autres pays du Golfe veulent un peu jouer sur les deux tableaux. Ils ne veulent pas avoir à prendre publiquement leurs distances avec nous, parce qu'il y a encore un intérêt, vous savez, à ce que nous entretenions de bonnes relations avec eux. Mais ils travaillent déjà avec les Iraniens. Et c'est là que, selon moi, la stratégie du retrait remet effectivement, vous savez, la balle dans le camp de l'Iran. En gros, elle revient à dire : « Bon, nous nous sommes retirés. Il n'y a plus d'agression militaire contre vous. Qu'est-ce que vous allez faire ? »

Et je ne pense pas qu'il y ait la moindre donnée qui étaye cette idée selon laquelle les Iraniens seraient des mollahs complètement fous, ou qu'ils vont se transformer en pirates du détroit d'Ormuz et se mettre à imposer des droits de passage exorbitants à tout le monde. Je pense qu'ils ont montré qu'ils étaient plutôt rationnels. Et je pense que les principes du libre marché dicteraient, au fond, les tarifs que les Iraniens appliqueraient réellement aux navires qui traversent le détroit. Et même dans ce cas, on peut rendre l'accord plus attractif en levant une partie des sanctions. Comme ça, l'Iran aurait tout intérêt à garder le détroit ouvert et à laisser circuler les navires pour gagner de l'argent, lui aussi. Donc ça, ça m'inquiète moins. À mon avis, le problème se pose si nous essayons de nous y accrocher.

Si on fait quelque chose de dingue, comme essayer de rétablir certaines de nos bases dans la région, vous voyez, ce serait de la folie pure. Parce qu'à la prochaine reprise des combats — et surtout si on maintient une présence militaire sur place, il y aura forcément une reprise des combats —, ces bases seront tout simplement détruites à nouveau. Je veux dire, Trump a une occasion unique de faire partir tout le monde, puis de dire : « Oui, je ne retournerai pas dans nos bases là-bas. Ces bases ont été installées par Bush père pendant la guerre du Golfe, puis elles ont servi pendant la guerre contre le terrorisme qu'Obama et Bush ont menée de travers. Alors, vous savez quoi ? De toute façon, je retire nos bases de la région. » Et comme ça, il peut en quelque sorte sauver la face. Donc, vous voyez, plus vite on reconnaîtra que le monde change et qu'on évoluera avec lui, à nos propres conditions, mieux on s'en sortira. Si on essaie de s'y accrocher et qu'on finit par se faire chasser, ce sera terrible pour notre pays.

#Glenn

Vous avez dit que le monde changeait. Mais quel est, selon vous, le changement le plus important, surtout pour cette partie du monde ?

#Joe Kent

Ce que je veux dire, c'est que l'Amérique n'offre plus de garanties de sécurité, que nous ne sommes plus capables de projeter notre puissance comme nous le faisions autrefois. Je pense que, aussi stupide qu'ait été la guerre en Irak, Saddam Hussein disposait à l'époque de l'une des plus grandes armées, surtout en mille neuf cent quatre-vingt-onze, quand nous sommes intervenus au Koweït et

que nous en avons chassé Saddam. Nous avons maintenu les sanctions. Nous avons asphyxié l'Irak. Et puis, en deux mille trois, nous avons balayé l'armée irakienne comme dans du beurre. Nous avons montré à quel point nous étions forts et puissants. Nous avons été humiliés parce que nous n'avions pas compris, vous savez, le rôle de l'insurrection. Nous n'avions tiré aucune leçon du Vietnam. Mais nous avions encore une grande puissance militaire. Nous pouvions encore projeter notre puissance.

On pouvait encore dominer le pays, le golfe Persique, avec nos porte-avions. On dominait le ciel. À part quelques tirs de roquettes et de mortier par-ci par-là, on n'envisageait même pas de menace venue du ciel. Mais le monde a changé, alors on ne va plus être, vous savez, les garants de la sécurité de tout le Golfe. Je pense aussi qu'on a largement exposé nos faiblesses, et que ça va avoir des répercussions sur le pétrodollar. Et ça, c'est assez dangereux. Donc je pense qu'on devrait essayer d'en atténuer les effets autant que possible. Vous savez, dans les faits, on a déjà montré aux pays du Golfe qu'on n'était pas capables de tenir parole.

Notre part du marché, c'était : vous utilisez le pétrodollar, vous nous faites participer à toutes les transactions en utilisant le dollar pour vos ventes de pétrole, et nous, on vous apporte des garanties de sécurité. Eh bien, avec nos garanties de sécurité, ils ont eu droit à une salve de missiles balistiques et de drones Shahed qui ont détruit une bonne partie de leurs infrastructures. Donc, ce volet-là est en train de changer. Mais je pense aussi qu'il s'est avéré que, pour n'importe quelle grande puissance, aller conquérir un autre pays uniquement avec des missiles balistiques et une défense à base de drones, c'est quasiment un jeu à somme nulle. Et la Russie, dans une certaine mesure, se heurte à ce problème en Ukraine. Alors, évidemment, nous soutenons les Ukrainiens et nous accélérons cette guerre.

Et ça aussi, c'est dangereux. Mais notre ancienne façon de voir les choses, selon laquelle une grande puissance pouvait tout simplement aller malmener un autre pays et atteindre tous ses objectifs… eh bien, ça a changé. Dans l'ensemble, je pense que c'est une bonne chose si l'on veut aller vers une planète où il y a effectivement moins de conflits. Parce que les pays vont se rendre compte, vous savez, que leur capacité à intervenir dans d'autres pays pour y imposer leur volonté est vraiment limitée. Nous devons bel et bien miser sur la diplomatie, sur, vous savez, des échanges et des relations commerciales mutuellement bénéfiques, plutôt que sur l'idée qu'un grand pays peut aller malmener un petit pays.

#Glenn

Ce qui me séduisait dans l'approche « America First », ce n'était pas seulement l'idée de réduire les engagements pour éviter les guerres sans fin et, au fond, de s'adapter à l'évolution de la répartition des puissances dans le monde. Je trouvais aussi cette approche moins idéologique, parce que ces trente dernières années — et cela ne concerne pas seulement les États-Unis, mais aussi les Européens — ont été incroyablement marquées par l'idéologie. Chaque intérêt de politique étrangère doit être présenté dans le langage des valeurs, ce qui rend toute position inflexible et accentue la confrontation. Les États-Unis continueraient à défendre leurs intérêts de puissance, mais, là encore,

de façon moins idéologique. Et dès que l'approche devient moins idéologique, plus pragmatique, on voit aussi qu'elle ouvre la voie à certains compromis et permet de fixer des priorités claires.

Et, comme vous l'avez suggéré, peut-être en coopérant avec l'Iran. Et je me demandais, vous savez, pas dans l'immédiat, mais dans un an ou deux, est-ce que vous envisagez un scénario où les États-Unis pourraient réellement coopérer avec l'Iran ? Parce que je me dis qu'au cours des dernières années, avec cette guerre mondiale contre le terrorisme, vous savez, on a parfois eu l'impression que les États-Unis et l'Iran auraient dû, en quelque sorte, être dans le même camp pour combattre Daech. Là encore, vous avez une grande expérience de la lutte antiterroriste. D'après ce que je comprends, les États-Unis se sont souvent retrouvés à soutenir Al-Qaïda, alors que les Iraniens les combattaient. Est-ce que vous voyez une possibilité qu'ils se retrouvent réellement du même côté ?

#Joe Kent

Oui. Enfin, je pense que si on prend un peu de recul et qu'on regarde simplement les idéologies, nos ennemis, ce sont les djihadistes salafistes. C'est Daech. C'est Al-Qaïda. Voilà nos ennemis. Ce sont eux qui ont cherché à venir nous attaquer ici, en Amérique. Les chiites, surtout les Perses, n'ont jamais pris l'avion pour venir en Amérique essayer de nous tuer. Ils nous ont combattus avec une grande intensité quand nous étions à leurs frontières, comme en Irak, comme nous l'avons été au Liban, en Afghanistan, et cetera. Mais après le onze septembre, je pense que nous avons raté une occasion majeure de nous associer aux Iraniens et de leur dire : « Écoutez, nous avons un ennemi commun », parce que Daech et Al-Qaïda détestent les Iraniens. Ils détestent les chiites.

Mais on ne l'a pas fait. On a commis beaucoup d'erreurs. Et c'est en grande partie dû à l'influence israélienne. Les chiites représentent une menace bien plus grande pour les Israéliens, surtout le Hezbollah, que ne le représentaient les sunnites. On s'est donc beaucoup trompés sur tout ça. Quand j'étais en Irak, en deux mille seize, pour combattre Daech, on travaillait avec les peshmergas kurdes. Mais, vous savez, les milices chiites irakiennes, les Forces de mobilisation populaire, agissaient elles aussi en coordination avec nous. Et tout comme les Kurdes avaient des conseillers des forces spéciales américaines, les milices chiites étaient conseillées par des officiers de la force Al-Qods des Gardiens de la révolution iraniens.

Et nous combattions Daech. Nous demandions des frappes aériennes et, en gros, nous servions d' armée de l'air aux forces supplétives de la force Al-Qods, vous voyez, c'est-à-dire les milices chiites. Et nous combattions Daech ensemble. Aujourd'hui, je pense qu'on pourrait recommencer à travailler avec eux, notamment dans la lutte contre le terrorisme. Le Yémen en est un très bon exemple. Encore une fois, les Houthis ne sont jamais montés dans des avions en disant : « On veut aller attaquer l'Amérique. » C'est quand nous sommes intervenus de manière agressive en mer Rouge ou, vous voyez, quand nous avons soutenu les Saoudiens, qu'ils s'en sont pris à nous.

Mais au fond, les Houthis veulent surtout contrôler leur région du Yémen. Or, leur ennemi juré à l' intérieur du pays, c'est Al-Qaïda dans la péninsule arabique. C'est la branche d'Al-Qaïda la plus

déterminée à mener des opérations extérieures contre l'Occident, soit en cherchant à recruter des gens qui s'y trouvent déjà, soit en envoyant des agents, comme l'auteur de la tentative d'attentat à l' explosif caché dans ses sous-vêtements, ou ceux des colis piégés dans des cartouches d'imprimante, et ainsi de suite. Anwar al-Awlaki, tout ce qui tournait autour d'Inspire et qui venait d'Al-Qaïda au Yémen, c'étaient des ennemis jurés des Houthis. Malheureusement, comme nous avons considérablement réduit la pression sur Al-Qaïda pour la concentrer sur les Houthis, ils ont pu profiter d'une partie de cette marge de manœuvre.

Les Émiratis et les Saoudiens savent que ces membres d'Al-Qaïda sont des combattants aguerris, alors ils en ont recruté certains pour aller combattre les Houthis. Et donc, encore une fois, on se retrouve dans cette situation aberrante où l'on combat ceux avec qui on devrait travailler. Alors je pense que si on se dégage de ce conflit, surtout si l'administration change, on pourra vraiment adopter une approche bien meilleure et plus pragmatique envers les Iraniens. Et puis, enfin, bon sang, on travaille avec Ahmad al-Charaa en Syrie. C'est pour ça que je pense qu'on peut dépasser une bonne partie de nos grandes crises d'indignation morale, du genre : « Oh là là, les Iraniens, il y a des années et des années, vous savez, ils ont fait des choses contre des Américains. »

Eh bien, ils ne l'ont fait que quand on est venus sur leur terrain. Mais en fait, en ce moment, on travaille en Syrie avec un type qui est littéralement parti combattre en Irak pour tuer des soldats américains, qui a été détenu à Camp Bucca et qui était l'un des membres fondateurs de Daech. Et je comprends. Aujourd'hui, il fait les choses autrement. Et au fond, tout bien considéré, il s'en sort plutôt correctement, et il représente probablement le meilleur espoir pour la Syrie. Alors, on peut ne pas aimer ce type, mais acceptons le monde tel qu'il est. Travaillons avec lui. C'est ce qu'on fait en Syrie. Et si on peut travailler avec Ahmad al-Charaa, il n'y a aucune raison de ne pas pouvoir travailler avec n'importe quel dirigeant en Iran, dans notre propre intérêt et tout simplement pour la stabilité de la région.

#Glenn

C'est souvent le principal conseil que je donne : acceptez le monde tel qu'il est, pas tel que vous voudriez qu'il soit. Je pense que beaucoup de nos erreurs viennent de là. Mais on a l'impression qu' au fil des années, les choses sont devenues excessivement compliquées. D'après votre expérience, avec le recul sur la Libye et la Syrie, comment les États-Unis se sont-ils retrouvés à soutenir, à armer ou à renforcer des forces officiellement qualifiées d'ennemies, de djihadistes, qui étaient censées être la cible de cette guerre mondiale ?

#Joe Kent

Eh bien, dans une large mesure, on allume des feux de broussailles pour éteindre l'incendie qu'on a nous-mêmes déclenché. Alors on se retrouve toujours à devoir soutenir un groupe parce qu'on a déjà fait l'erreur d'en armer un autre, ici ou là. Je pense que le problème de fond, c'est qu'on n'a vraiment pas compris pourquoi les gens au Moyen-Orient, vous savez, nous en voulaient. C'est en

grande partie lié à notre soutien aveugle à l'État d'Israël. Et Israël, depuis des décennies, en fait depuis sa création, a déployé de nombreux lobbyistes aux États-Unis.

Ils ont réussi à rallier beaucoup de chrétiens évangéliques. Et notre politique de soutien à Israël, ainsi que la façon dont les Israéliens ont traité les Palestiniens, ont radicalisé beaucoup de gens. Je veux dire, des types comme Ben Laden auraient probablement été nos ennemis quoi qu'il arrive. Mais quand les gens qu'il recrute citent les nombreux massacres perpétrés par les Israéliens dans le sud du Liban, en Cisjordanie et à Gaza comme une raison de rejoindre Al-Qaïda et d'attaquer l' ennemi lointain — nous —, on devrait les écouter et se demander : est-ce que notre soutien à ce petit pays qu'est Israël vaut vraiment les retours de bâton qu'on subit ?

Au fond, qu'est-ce qu'on y gagne ? Et on ne s'est jamais vraiment posé la question. Malheureusement, on a même fait exactement l'inverse. Après le onze septembre, on a laissé le lobby israélien nous dicter, en quelque sorte, la suite des opérations. On s'est immédiatement attaqués à Al-Qaïda. On les a poursuivis jusqu'au Pakistan. Mais très vite, on nous a dit : « Oui, on va reconstruire un État en Afghanistan. » Ensuite, les Israéliens ont très efficacement fait passer le message : « Le prochain pays où vous devez aller, c'est l'Irak », parce qu'ils avaient compris qu'il fallait dominer l'Irak pour pouvoir ensuite s'en servir de tremplin vers l'Iran.

Alors, on s'est enlisés là-bas et, à force de maladresses, avec le processus de débaasification et notre mauvaise compréhension de l'Irak, on a fini par renforcer et porter au pouvoir beaucoup de chiites qui avaient des liens avec l'Iran. Et là, les Israéliens sont revenus nous dire : « Non, non, ça ne va pas du tout. Vous ne pouvez pas faire ça. » Parce que ça avait créé un croissant chiite, de Téhéran à Damas en passant par Bagdad, pour soutenir directement le Hezbollah aux portes d' Israël. Et c'est là que les Israéliens sont venus nous dire : « Ça ne va pas. Il faut au moins que vous vous débarrassiez d'Assad. »

Et c'est comme ça qu'on s'est laissé convaincre de soutenir le soulèvement populaire contre Assad, par l'intermédiaire d'Hillary Clinton et de Jake Sullivan. Or, les insurgés les plus meurtriers qui combattaient Assad étaient des types affiliés à Al-Qaïda. Et on le savait. Ensuite, on est allés provoquer un changement de régime en Libye, pour de nombreuses raisons économiques. Mais on voulait aussi récupérer beaucoup d'armes en Libye et les acheminer vers la Syrie, dans le cadre de cette sale guerre. Et ça a fini par enhardir Daech et, en gros, les autres groupes aussi. Ensuite, on a dû retourner combattre Daech, vous voyez, après leur avoir donné les moyens de se renforcer.

Donc, tout ça est directement lié, en grande partie, à ce que le lobby pro-israélien avait exposé dans le mémorandum Clean Break de mille neuf cent quatre-vingt-seize, je crois. En gros, ils disaient : « On va faire la guerre à pratiquement tous les pays voisins d'Israël, jusqu'à l'Iran, pour qu'Israël puisse vraiment être en position de se défendre. » Mais ils savaient qu'ils avaient besoin de notre soutien pour y parvenir. Et, vous savez, on continue de laisser les Israéliens nous influencer de cette manière. Je pense que la seule bonne chose qui ressorte de la guerre lancée par Trump, c'est qu'elle l'a été de façon tellement flagrante à la demande d'Israël que les gens peuvent maintenant voir un

peu ce qui se passe en coulisses, et à quel point le lobby israélien contrôle notre politique étrangère. Donc, la seule bonne chose qui en ressorte, c'est que les gens comprennent ça. Et maintenant, à l' avenir, on peut en quelque sorte traiter ce phénomène comme le cancer qu'il représente dans notre système politique.

#Glenn

Oui, cette correction aurait dû avoir lieu depuis bien longtemps. Enfin, dans toutes les guerres civiles ou les révolutions, peu importe, ce sont toujours les forces les plus violentes qui prennent le dessus. Là encore, on voit la même chose en Ukraine. C'est pour ça que beaucoup de groupes fascistes de droite ont été soutenus : ce sont d'excellents combattants. Ils sont motivés. Ils détestent les Russes et ils savent très bien se battre. Mais après, bien sûr, on se retrouve dans une situation où la Pologne se met soudain à critiquer ça : « Ah, vous savez, en fait, nous non plus, on ne s'entend pas avec ces gens-là. » Donc, vous voyez, c'est compliqué. Une bonne partie de tout ça, je dirais, n'avait pas été anticipée, mais certaines choses devraient être tout à fait prévisibles.

Une dernière réflexion, tout de même : s'il est possible de trouver un nouvel apaisement avec les Iraniens, le principal argument qu'on y oppose — encore une fois, celui auquel on peut s'attendre — est toujours d'ordre plus idéologique. On dit que ce régime est intolérable, qu'il est trop fanatique, qu'il est extrémiste et qu'il faut le renverser à tout prix. Je veux dire, c'est souvent un argument séduisant quand on veut faire la guerre, parce que si ce sont tous des mollahs fous qui veulent juste se procurer l'arme nucléaire pour faire exploser la planète, alors, tout à coup, oui, la guerre paraît juste. Mais quel regard portez-vous sur le gouvernement qui est réellement en place là-bas ? Je veux dire, encore une fois, on n'est pas obligé d'aimer ce gouvernement ou de le détester, mais quelle serait une approche réaliste dans la manière de considérer les autorités iraniennes ?

#Joe Kent

Je veux dire, les Iraniens ont prouvé, depuis le début de cette administration, au cours de cette dernière année et demie, qu'ils étaient très pragmatiques et qu'ils calculaient très soigneusement leurs actions. L'idée qu'ils allaient tout simplement perdre les pédales et commencer à commettre des attentats ici, aux États-Unis, que ce sont des mollahs fous… rien ne permet de l'affirmer. En fait, pratiquement chacune de leurs décisions le montre. Dès l'arrivée de Trump au pouvoir, ils ont fait cesser les attaques de leurs groupes alliés contre nous, parce qu'ils voulaient s'asseoir à la table des négociations. Ils savaient que nous soutenions les Israéliens pendant la guerre des douze jours, mais ils ne nous ont pas attaqués. Après l'opération Midnight Hammer, ils nous ont littéralement envoyé un message pour nous prévenir qu'ils allaient riposter en tirant quelques roquettes sur un secteur vide de l'une de nos bases, mais qu'ensuite, ils voulaient revenir à la table des négociations.

Et puis, il y a la façon dont ils ont réagi aux différents niveaux d'escalade, la façon dont ils ont adhéré au protocole d'accord, et la façon dont ils ont envisagé d'en sortir. Enfin, s'il y a bien une chose que les Iraniens ont démontrée, c'est qu'ils sont extrêmement attachés aux procédures. Ils

ont une bureaucratie plutôt bien huilée, je dirais, et ils prennent des décisions très calculées. Ils sont donc un peu à l'opposé de ces extrémistes fous furieux qui lancent des bombes, comme on essaie de nous les présenter. Au contraire, ils se sont montrés plutôt pragmatiques, très coriaces. Et je pense que, face à un pays comme celui-là, il faut se dire : « D'accord, on peut vraiment travailler avec eux. » Et c'était justement l'un des atouts de Trump. Il l'a fait avec Kim.

Il l'a fait avec la Corée du Nord. Je veux dire, il s'est simplement dit : « Bon, on présente peut-être ce type comme un peu fou, mais je vais quand même l'écouter, et peut-être qu'on pourra trouver un terrain d'entente pour conclure un accord. » Et l'accord n'a pas forcément vu le jour, mais on n'a pas beaucoup entendu parler de la Corée du Nord pendant un bon moment, parce que Trump a en quelque sorte accepté le monde tel qu'il est et s'est dit : « Bon, il est là. Je vais traiter avec lui. » Donc je pense que cette approche offre beaucoup de possibilités pour la suite. On va entendre toutes les absurdités du lobby pro-israélien. Mais encore une fois, à en juger simplement par leurs résultats électoraux d'hier soir, je pense que les gens ont soit compris que l'Iran n'était pas vraiment une menace existentielle, soit qu'au fond, ça leur est un peu égal.

Enfin, ils savent juste qu'il y a une nouvelle guerre au Moyen-Orient. Et donc, au bout du compte, si nos diplomates de métier s'en occupent et que le détroit d'Ormuz reste ouvert, je pense que la majorité des Américains se disent : « Bon, ça me va. » Je pense que la plupart des Américains ne veulent tout simplement plus nous voir nous saigner au Moyen-Orient. Ils ne veulent pas voir des actions menées au Moyen-Orient pour Israël qui font grimper le prix de l'essence. Donc, si on règle ça, je ne pense vraiment pas que la grande majorité des Américains qui ont voté contre Trump hier soir se soucieront du fait qu'on a désormais une ambassade à Téhéran ou qu'on discute discrètement avec les Iraniens de temps à autre. Encore une fois, je pense simplement que les Iraniens sont pragmatiques et qu'on peut s'entendre avec eux.

#Glenn

Ma dernière question. Je sais qu'après les élections de mi-mandat, maintenant que Trump a annoncé qu'une attaque d'envergure se préparait, les Israéliens ont tout intérêt à entraîner les États-Unis dans une guerre majeure. Mais voyez-vous un argument en sens inverse : est-ce que cela pourrait aussi être une occasion à saisir pour Trump ? Parce que je me dis, si je suis Trump, que je défends mes propres intérêts et que je cherche une porte de sortie, pourquoi ne pas rejeter la faute sur les démocrates ? S'ils tiennent les cordons de la bourse, vous voyez, et qu'ils disent ne plus vouloir soutenir la guerre contre l'Iran, pourquoi ne pas simplement dire : « J'étais sur le point de remporter la victoire. Puis les démocrates sont arrivés, et maintenant, ils ne soutiennent plus la guerre » ? En gros, leur en faire porter la responsabilité. Est-ce un scénario probable, ou est-ce trop tôt, sachant qu'ils ne prendront même pas leurs fonctions avant deux mois ?

#Joe Kent

Oui, enfin, je pense que c'est possible. Écoutez, le président Trump que je connais, que j'ai soutenu, pour qui j'ai accepté de travailler, lui, il verrait les choses de façon pragmatique : « Ah, les Américains n'aiment pas ça. Ils viennent de voter contre moi, et j'ai deux ans pour décider de l' héritage que je veux laisser. » Comme vous l'avez dit, s'il ne pense qu'à lui et à son héritage, il va se dire : « On fait rentrer nos gars dès demain. On met fin à tout ça. Il faut que j'aie le maximum de marge de manœuvre sur le plan intérieur pour pouvoir dire que j'ai gagné la guerre à mes conditions », etc. Vous savez, peut-être qu'à l'arrivée des démocrates, il fera ça.

Il se dira : « Bon, très bien. Si je ne peux absolument pas travailler avec les démocrates et qu'ils vont juste me casser les pieds à propos de cette guerre, alors je vais y mettre fin et retirer nos troupes. » Je pense que c'est possible aussi. Malheureusement, c'est ce Trump-là que j'espère encore retrouver quelque part en lui. Mais depuis, vous savez, un an et demi, ce président Trump a été mis de côté au profit de cet autre président Trump qu'on voit aujourd'hui, celui qui nous a entraînés dans cette guerre. Même quand il avait tout intérêt à nous en sortir et à se retirer, il continue de faire monter les enchères.

Et donc, ce que je crains vraiment, c'est que d'ici janvier, vous voyez, pour une raison ou pour une autre, il se laisse de nouveau entraîner là-dedans. Il faut qu'on retrouve un président Trump déterminé, qui dise tout simplement : « Bon, personne d'autre ne touche aux commandes. Je vais mettre fin à tout ça, là, maintenant. Je vais retirer nos gars. Personne ne m'en empêchera. C'était une idée stupide. Vous savez, ce n'est pas négociable. » S'il ne prend pas clairement position comme ça, s'il ne reprend pas vraiment les commandes à tous les conseillers qui l'ont mis dans cette situation, s'il ne limite pas la marge de manœuvre des Israéliens, alors j'ai peur qu'on se laisse de nouveau entraîner là-dedans.

Et c'est aussi dans son intérêt. Enfin, c'est dans l'intérêt du pays, évidemment. Mais il a deux ans devant lui. Trump a montré qu'il était vraiment à part sur le plan politique et qu'il avait beaucoup d' habileté politique. Il pourrait sauver sa réputation en deux ans s'il s'y attelle sérieusement et met fin à cette guerre. Donc, je ne suis pas aussi pessimiste que beaucoup de gens. J'ai encore une lueur d' espoir : le président Trump pourrait mettre fin à tout ça d'un jour à l'autre. Mais chaque minute qui passe est une occasion qu'il laisse filer d'y mettre un terme. Et il donne aux Israéliens et aux va-t-en-guerre d'ici davantage de moyens de nous entraîner à nouveau dans cette guerre par la bande.

#Glenn

Oui, c'est bien le problème. Plus la guerre dure, plus les solutions diplomatiques s'amenuisent. Mais il faut lui reconnaître une chose : je pense que son retour sur le devant de la scène est l'un des plus remarquables de l'histoire américaine. On pourrait penser qu'il serait capable de proposer une nouvelle approche, en disant : « Eh bien, j'avais dit que je m'adapterais à ce nouvel ordre mondial, comme le préconisent nos stratégies de sécurité nationale. Je vais nous retirer d'Europe, parce que nous n'allons pas participer à la guerre contre la Russie. Nous allons nous retirer du Moyen-Orient.

Ce n’est pas notre problème. » Et, au fond, ce serait mettre cette stratégie en œuvre. Il pourrait donc encore en faire une victoire. Bon, encore une fois, croisons les doigts. Merci beaucoup de nous avoir accordé de votre temps.

#Joe Kent

Oui, quand vous voulez. Ça m’a fait plaisir de discuter avec vous.